

ARABESQUES

DANSE
LE CHARNEL
ET LE SACRÉ

Aux Etats-Unis, elle ferait rage depuis une bonne vingtaine d'années. En France, elle en est encore à ses premiers pas, qu'elle exécute au rythme du *riq*, de la *derbakka* et autres instruments à percussion. Elle, c'est la danse du ventre, pardon, il faudrait dire plutôt danse orientale, la première appellation propagée par des légionnaires ne manquant d'être péjorative. A Paris, ses adeptes se comptent déjà par centaines ; âgés de sept à soixante-dix-sept ans – comme les lecteurs de Tintin – ils viennent de milieux professionnels, sociaux et ethniques les plus disparates. La psychanalyste, française de souche, qui dirige un florissant cabinet dans le sixième, s'y adonne avec le même plaisir que la jeune *beurette* qui fréquente toujours le lycée ou... le dynamique représentant d'une société allemande, voire suédoise, à Paris ! Car, sur les bords de Seine, les hommes, aussi, pratiquent la danse orientale, sans, paraît-il, se sentir le moins du monde féminisés par sa gestuelle établie, pourtant, en fonction du corps de la femme. C'est ce qu'affirme du moins, Leïla Haddad, jeune Tunisienne aux allures de prêtresse qui officie au Centre de danse du Marais dans le quatrième. Dans ce temple parisien de la danse, où les corps avaient l'habitude d'évoluer sur de la musique classique ou sur des airs de jazz, elle a introduit cette danse orientale qui la passionne et à laquelle elle voue une admiration et un respect illimités. « Cette danse est plusieurs fois millénaire, nous confie Leïla Haddad. Danse sacrée, au départ, elle accompagnait des cérémonies religieuses, à l'époque du matriarcat surtout, et était considérée comme une sorte d'hommage rendu aux grandes déesses de la terre et de la fécondité. Le ventre est le berceau

de l'humanité, il ne faut pas l'oublier... Et la danse du ventre est l'une des plus anciennes que l'humanité ait connues. » La jeune danseuse poursuit : « Jusqu'à présent on n'a pas pu amener une réponse à la question suivante : quelle région du monde a donné naissance à cette danse ? On la retrouve dans l'Egypte pharaonique, en Mésopotamie, dans les îles du Pacifique, dans différentes contrées d'Afrique. Une chose est certaine : elle n'est pas d'origine occidentale. Mais elle n'est pas, par ailleurs, typiquement arabe comme on tend généralement à le croire. Il est vrai qu'elle a été perpétuée et développée dans les sociétés arabes où sa popularité fut telle qu'on finit par la confondre avec la danse tout court. Mais elle n'en demeure pas moins, pour autant, commune à plusieurs aires géographiques et civilisations historiques. » Danse sacrée ? Au départ peut-être. Mais, à l'arrivée, n'est-elle pas devenue danse de séduction par excellence ? Rien n'est moins sûr pour Leïla Haddad qui considère que l'âme, l'esprit et le corps sont impliqués dans sa gestuelle. « Quand le haut du corps de la danseuse, ses bras, ses mains, évoluent sur la musique éthérée du *Nay* (flûte de roseau) et tracent les caractères d'une calligraphie invisible, on a l'impression que la danse transcende le corps en entier. Quand c'est le ventre, en revanche, qui vibre au rythme des percussions, c'est à la sensualité, moteur de la vie et de la reproduction, qu'hommage est rendu. Mais sensualité n'est pas synonyme d'obscénité, de vulgarité, de trivialité. Loin de là... Et puis, ce huit renversé, que dessine le ventre de la danseuse dans sa rotation, n'est-il pas le symbole de l'infini ? » Peut-être bien, mais la danse orientale n'est pas généralement perçue comme une sorte d'exercice spirituel. C'est le corps qu'elle glorifie en premier. Un corps mis en valeur par un costume en tissu vaporeux, parsemé de paillettes qui brillent de mille feux sous les projecteurs. Est-ce dans ce costume

traditionnel que la danse orientale est interprétée au Centre du marais, dans les gymnases et autres écoles de danse où elle commence à s'implanter ? « Personnellement je ne vois pas la nécessité de m'attifer de la sorte pour danser, nous confie Leïla Haddad ; ce costume, par trop lié à l'image de la femme-objet risque, à mon avis, de brouiller le message que la danseuse exprime par ses gestes, par l'expression de son visage, par sa façon de se mouvoir. Je préfère danser et faire danser mes élèves en jupe ample et pour les hommes, en pantalon. » On voit mal ces derniers, au demeurant, en bikini incrusté de paillettes, enveloppés dans des tissus vaporeux aux couleurs de l'arc-en-ciel...

■ LE CORPS,
L'ÂME
ET L'ESPRIT

Mais à part le plaisir et la relaxation résultant de cette danse, qu'en espèrent ceux qui en font l'apprentissage ? Peuvent-ils fonder des espoirs sur une éventuelle carrière de danseuse ou de danseur oriental, à Paris ? « Pareils espoirs seraient infondés dans l'immédiat. Mais la situation peut et doit changer. Il est grand temps que cette danse soit réhabilitée, que ses titres de noblesse lui soient restitués. Alors seulement des compagnies de danse orientale pourront se constituer. Aux Etats-Unis, la danse orientale connaît une grande vogue depuis les années 70. Dans plusieurs pays d'Europe, elle commence à opérer une percée et à s'attirer un public de fans. Personnellement, j'ai donné bon nombre de spectacles en Suisse, en Autriche, en Allemagne... En février dernier, j'investissais, avec l'ensemble Al-Kindi de Julien Weiss, la scène du célèbre Volkshaus Theater de Vienne ; j'y ai interprété, à ma manière, la danse des sept voiles de Salomé : une heure et demie de danse non stop et en solo ! » Et à Paris ? « A Paris, j'ai dansé à la cinémathèque du Palais de Chaillot dans le cadre de la Nuit de la danse orientale à laquelle avait pris part la célèbre Samia